

UN ECRIVAIN FASCINE PAR PABLO CASALS

Henri Gourdin est écrivain et biographe. Il a publié une dizaine de biographies : Eugène Delacroix, Alexandre Pouchkine, Olivier de Serres, Jean-Jacques Audubon, Adèle puis Léopoldine Hugo... et, en 2008 chez Actes Sud, une biographie du Grand Pingouin, premier et à ce jour seul oiseau éteint du continent européen, prix Jacques Lacroix 2009 de l'Académie française. Il travaille aujourd'hui sur une biographie de Pablo Casals.

La Jeune-fille et le Rossignol, histoire d'une jeune violoncelliste espagnole hébergée à Villefranche-de-Conflent dans les Pyrénées orientales, publiée aux éditions du Rouergue en 2008, est son premier roman.

Ce roman, dans lequel Pablo Casals joue un rôle important, nous a été chaleureusement recommandé par une lectrice qui nous en donne le résumé. A l'initiative de cette dernière, Henri Gourdin nous livre ensuite quelques réflexions sur le grand violoncelliste, sous la forme d'un interview imaginaire.



La jeune fille et le Rossignol, de Henri Gourdin

Le soir du 24 décembre 1939, Marie Soraya, 17ans, arrive à Villefranche-de-Conflent, une cité fortifiée au pied des Pyrénées. Elle vient de traverser les horreurs de la guerre civile espagnole, et a perdu ses parents et sa sœur. Il ne lui reste qu'une petite valise en carton bouilli et sa volonté de vivre." C'est par ses termes que l'on pourrait décrire la situation de notre jeune héroïne. Devant apprendre à vivre dans une petite ville où tout le monde se connaît et pour qui elle n'est pas toujours la bienvenue, elle va réussir à s'épanouir ; grâce à ses amis et surtout à Pau Casals, son ancien maître violoncelliste.

Mais les temps qui l'entourent vont reprendre le dessus. L'occupation allemande se fait peu à peu ressentir. Or un soir apparaît Gérard, un jeune aviateur français bien décidé à poursuivre le combat malgré des conditions de détentions abominables. Entre musique, résistance et amour, émotions fortes, subtilités et écriture poétique, nous nous retrouvons emportés par une écriture très agréable et une belle et trépidante trame. Un roman tout simplement fabuleux.

Pauline Pikar

PABLO CASALS, UN MUSICIEN EXCEPTIONNEL

Interview imaginaire de Henri Gourdin

Henri Gourdin, vous êtes écrivain, vous avez publié une dizaine de biographies : Alexandre Pouchkine, Eugène Delacroix, Jean-Jacques Audubon, Olivier de Serres... Vous vous intéressez maintenant à Pau Casals, le célèbre violoncelliste. Qu'est-ce qui vous attire en lui ? Et d'abord, comment l'avez-vous rencontré ?

J'ai rencontré Pau à Prades dans les années 1990. Pas physiquement bien entendu. Il est mort en 1993 et sa dernière apparition en France remonte aux années 1960. Je suis venu à Prades par hasard, pour un mariage. C'était l'époque du festival et Pau était partout : sur les affiches, sur les lèvres, sur les pages du programme. Je l'ai rencontré et je suis tombé sous le charme. Comme tous ceux qui vont à sa rencontre.

Il a vécu à Prades dans les Pyrénées Orientales, n'est-ce pas ?

Oui, il s'est fixé là en 1938, quand les troupes de Franco, déjà maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, ont envahi la Catalogne. Les Républicains se battaient avec des fusils contre les chars de Mussolini et les avions de Hitler. C'était un combat perdu. Pau l'a compris, il est parti, et c'était un déchirement pour lui. Il était très attaché à l'Espagne, à la Catalogne surtout. Il est d'abord allé à Paris, chez des amis, mais il était très déprimé, il

passait des jours entiers dans une chambre obscure, sans parler, sans manger. Quelqu'un lui a parlé de Prades, il y est allé et ça lui a plu. Prades est au pied du Canigou, vous comprenez, et le Canigou, c'est la montagne sacrée des Catalans.

Vous dites : il s'est fixé. J'imagine qu'il a acheté une maison, la fameuse Villa Colette...

Pas du tout. En 1939, la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne et Pau a cru comme tout le monde que c'était la fin du fascisme, dans le monde et donc en Espagne. Ensuite, la victoire allemande a donné un sursis à Franco et en 1945 les alliés, pour des raisons diverses, ont renoncé à investir l'Espagne. Au grand désespoir de Pau. Finalement, il est mort avant Franco. Il avait fait le vœu de ne pas mettre le pied sur le sol espagnol tant que le fascisme y sévirait. Il s'y est tenu. Mais il en souffrait beaucoup.

C'était un patriote !

Absolument. L'idée que ses compatriotes soient sous le joug d'un dictateur, qu'ils soient torturés, exécutés sans jugement, cette idée lui était insupportable. Il était très engagé politiquement. Il a refusé de se produire en Allemagne dès que les nazis ont montré leur

vrai visage, c'est-à-dire en 1933 en Angleterre, et en 1945 aux Etats-Unis quand il a compris que les alliés ne feraient rien pour rétablir les libertés en Espagne.

Il y a eu pourtant ces fameux concerts à la Maison blanche et aux Nations Unies.

En 1961. Seize ans plus tard. Et c'était encore pour lui une occasion d'attirer l'attention sur le sort de l'Espagne. Il a consenti à jouer dans ces deux temples de la modernité mais à condition de pouvoir prononcer quelques mots sur les malheurs de sa patrie et de jouer en fin de soirée son fameux *Cant del ocells, Le chant des oiseaux*. Il l'avait composé aux premiers temps de son exil à Prades et c'était son hymne à la Catalogne, à la liberté. Il le jouait chaque fois qu'il pouvait et toujours dans cet esprit de revendiquer le départ du dictateur.

Il est mort en 1973, voilà plus de trente ans et on parle encore de lui. C'est exceptionnel pour un interprète.

C'est-à-dire qu'il se survit au travers du festival de Prades l'été, des Champs Elysées à Paris en janvier, de Marlboro aux Etats-Unis. Sans compter les musées Pau Casals de Porto Rico où il est mort, de Vendrell en Espagne où il est né. A Prades, l'Espace Casals, dans les bâtiments de la médiathèque, conserve quelques souvenirs, des films, des vidéos, des enregistrements bien sûr et la mairie réfléchit à un aménagement de la dernière maison qu'il a occupée dans cette localité. A Molitg-les-Bains, une station thermale sur les hauteurs de Prades où il a vécu quelque temps, les curistes et les visiteurs se recueillent sous les fenêtres de son appartement.

Se recueillent ?

Oui, beaucoup vont à Molitg juste pour cela. Ils prennent la petite route de montagne, se renseignent à l'accueil de l'établissement thermal et ils grimpent en silence le sentier qui mène à la maison de Pau. Pourquoi en silence ? Mais parce qu'en tendant l'oreille, on peut distinguer encore les échos du Bergonzi-Goffriller de Pau Casals sous les arbres du pavillon, entre deux *Cant del ocells* carillonnés.

Carillonnés ?

Les propriétaires de l'établissement ont installé sur les indications du maître, et de son vivant, un carillon qui entonne le chant de la liberté vingt-quatre fois par jour.

Vous diriez qu'il y a une vénération pour Pau Casals ?

C'est très étrange. Il y a cette vénération sur les lieux où il a vécu et une sorte d'indifférence pour ses interprétations, ses écrits, les témoignages de ceux qui l'ont connu. Les petits livres, toujours très modestes, qui lui ont été consacrés, ne sont pas réédités, ses enregistrements non plus. Sa correspondance n'est pas éditée, pas même rassemblée ni traduite.

Pas de biographie ? Vraiment ?

Pas en français. En anglais, il y a le pavé de Kirk, publié à New York en 1974, mais c'est à peu près illisible aujourd'hui et ce n'est pas traduit.

Des projets ?

Pas à ma connaissance. Vous savez, la publication d'une biographie est le produit d'une alchimie complexe. Il faut un auteur, une maison d'édition, un éditeur au sein de cette maison, un relai de communication, un public... Dans le cas de Pau, tous les ingrédients sont là, la ville de Prades et le festival sont demandeurs, mais pour le moment, la sauce ne prend pas. Ne me demandez pas

pourquoi, c'est indéfinissable. En même temps, il suffit d'une étincelle...

Qu'est-ce qui vous a séduit chez Pau ? Son jeu ? Son humanisme ?

Son humanisme, sa cordialité, sa force de caractère, la fidélité à ses engagements... et sa musique bien sûr, plus précisément son approche de la musique. La musique était tout pour lui : un moyen de rapprochement entre les hommes, c'est le volet politique du personnage et de son engagement, et une source de joie, de bonheur, d'accomplissement. Prenez les *Suites* de Bach. Elles étaient oubliées. Il les a découvertes à l'âge de treize ans dans les bacs d'un marchand de partitions de Barcelone et il les a portées patiemment vers leur public. Eh bien, à Prades, c'est-à-dire dans l'intermède de sa carrière d'interprète, il les jouait tous les jours. Une suite par jour. Sans se lasser. La première le lundi, la deuxième le mardi, ainsi de suite jusqu'au samedi, et le dimanche, il choisissait. Bach était sa nourriture émotionnelle et spirituelle. Il disait, après ces centaines d'interprétations, qu'il découvrait encore quelque chose à chaque interprétation.

On peut parler d'un héritage ?

Sans hésitation. Il y a la découverte des *Suites*, déjà. Et puis, la technique du violoncelle : avant lui, les professeurs vous mettaient un livre sous chaque bras pour vous apprendre à jouer « serré », ça vous donne une idée... Ensuite, il y a les festivals Casals à travers le monde. Et historiquement, je dirais qu'il a contribué à porter la musique vers un public populaire. Au début de sa carrière, dans les années 1890, la musique classique, qu'on appelait la Grande Musique, était l'apanage d'une élite, et maintenant, regardez : tout le monde a l'occasion (et les moyens, pensez aux concerts gratuits des festivals, à la radio, aux enregistrements en ligne...) d'assister à un concert, tout le monde connaît ou a le moyen de connaître Bach et Mozart, au moins. Pau a joué un rôle essentiel dans cette évolution. En 1920, il a lancé à Barcelone, avec son orchestre, les concerts du dimanche pour les ouvriers. C'est quelque chose, vous savez. Ça ne se faisait pas à l'époque.

Son génie est là ? Dans la diffusion de la musique ?

Génie, c'est un grand mot, mais une facette de l'exception Pablo Casals, oui, certainement.

C'est cette facette qui vous a séduit, vous, Henri Gourdin ?

Vous savez, la biographie est un genre littéraire très particulier. Vous passez des jours et des années à écrire à des inconnus, à chercher des témoins, à compulsier des livres poussiéreux dans des bibliothèques obscures. Vous avez l'impression de tourner en rond et puis, au détour d'une lettre ou d'une page, vous vous apercevez tout à coup que votre personnage, celui que vous suivez si patiemment dans les méandres de son existence, que vous connaissez comme vous-même ou presque, que ce personnage est en train de faire ou de dire quelque chose de tout à fait anachronique. Quelque chose que personne n'a fait ou dit avant lui. Dont personne n'a même la première idée. Vous êtes là, vous relisez la lettre, vous vérifiez dix fois son authenticité, et puis vous êtes bien obligé de vous rendre à l'évidence : il se passe quelque chose. Dans le cas des concerts de Barcelone, vous vous dites : l'idée de porter la grande musique vers les petites gens, cette idée a germé en 1919 dans la tête de Pablo Casals. Un an avant, cette idée n'existe pas, un an après elle est partout, et entre les deux il y a cet instant de l'histoire où l'idée apparaît et devient réalité. Et là oui, le mot génie n'est pas excessif. Parce qu'il faut être hors du commun, au dessus du lot, pour porter une idée de cette envergure.

Quoi qu'il en soit, la biographie de Pablo Casals, ce n'est pas pour tout de suite.

Non, mais il y a *La Jeune Fille et le Rossignol*.

Effectivement. Vous avez publié l'an dernier aux éditions du Rouergue un roman qui met Pau en scène. Cela se passe en 1939 et 1940, un peu après son installation à Prades, au moment de la Retirada et de l'invasion de la France par les armées allemandes. C'est un roman, mais avec un pied dans la réalité : les lieux, le contexte politique et militaire... et Pau Casals.

Exactement. Je ne me serais pas permis de changer quoi que ce soit à la réalité du vécu de Pau et de ses proches. Je lui impose la présence de personnages fictifs, notamment de cette jeune violoncelliste catalane réfugiée à Villefranche-de-Conflent, mais sa personnalité, ses opinions, son emploi du temps sont dans le roman ce qu'ils étaient dans la réalité, du moins ce qu'on en sait.

Que lui arrive-t-il à cette Jeune fille ?

Marie quitte l'Espagne par le col du Perthus sous les bombes de l'aviation franquiste et est accueillie par une famille de Villefranche, la citadelle Vauban. Là, elle apprend que Pau est à Prades, à quelques kilomètres. Elle le rencontre. Il l'incite à renouer avec la musique et l'associe aux récitals qu'il donne ici et là au profit des réfugiés.

Une belle histoire ?

Je ne sais pas encore. Le tome 1 est publié mais il s'arrête à la grande crue de la Têt, en octobre 1940. La suite est prévue pour 2010 et j'en suis à la composition. A l'heure qu'il est, je ne sais pas.

Disons que vous ne voulez pas déflorer l'histoire en racontant la fin

Non, je vous assure. Je pense que les personnages d'un roman sont vos enfants. Vous les mettez plus ou moins sur des rails mais ensuite, vous ne savez pas à quoi ils vont tourner. Chacun suit son destin. Là, au début du tome 2, c'est la guerre, la faim, les débuts de la résistance. Tout peut arriver.

Même à Pau ?

Ah non ! pour Pau et son entourage, je m'en tiens à la vérité. Laquelle est parfaitement connue d'ailleurs. Vous savez, on connaît presque jour par jour l'emploi du temps de Pablo Casals de sa naissance à sa mort. Pour cette période des années 1939-1940, il y a des témoignages écrits, des gens à Prades qui l'ont connu.

Comment était-il perçu à cette époque ?

Pas très bien. C'était un homme chaleureux, au contact facile, d'une grande simplicité. Il était catalan d'origine et de cœur. Il parlait français et catalan (et bien d'autres langues encore). Et cependant, sauf quelques personnes comme le docteur Puig, de Perpignan, qui était non seulement son médecin mais son chauffeur à l'occasion et l'organisateur de ses concerts pour les réfugiés espagnols, on ne peut pas dire que les Pradéens se soient beaucoup intéressés à lui ou aient conçu une fierté particulière de sa présence parmi eux.

Ca s'explique ?

Oui, tout à fait. Il est arrivé en 1939, à un moment difficile de l'histoire du Conflent. La Retirada, c'est-à-dire l'exode massif des catalans espagnols à l'arrivée de Franco, la déclaration de guerre à l'Allemagne, la mobilisation... Ensuite, la défaite française devant Hitler, l'impression d'être coincé entre les armées allemande au nord, espagnole au sud, italienne à l'est... Tout cela était traumatisant. Et dramatique, il fait le dire. Les gens avaient peur, à Prades comme ailleurs. Peur d'Hitler, peur de Franco, peur de l'avenir. Vous savez, on n'avait pas toujours de quoi manger, dans le Conflent dans les années 1940. Surtout après la grande crue. Quand vous avez froid et faim, que votre mari, votre frère, votre fils sont à la guerre ou prisonniers, que vous ne savez pas ce que vous mettrez le soir dans l'assiette de vos enfants, vous avez autre chose en tête que d'aller à la rencontre d'un musicien, si fameux et si aimable soit-il.

Et Pau ?

Il était très inquiet lui aussi. Pour ses compatriotes livrés à la dictature franquiste, pour les réfugiés des camps, pour ses amis juifs. C'était un homme sensible, attentif. Les souffrances de ses amis le torturaient. Lui-même ne roulait pas sur l'or, il vivait même très modestement, mais ce n'est pas cela qui le gênait, c'est le sort de ses amis et de ses compatriotes.

Il ne jouait plus, n'est-ce pas ?

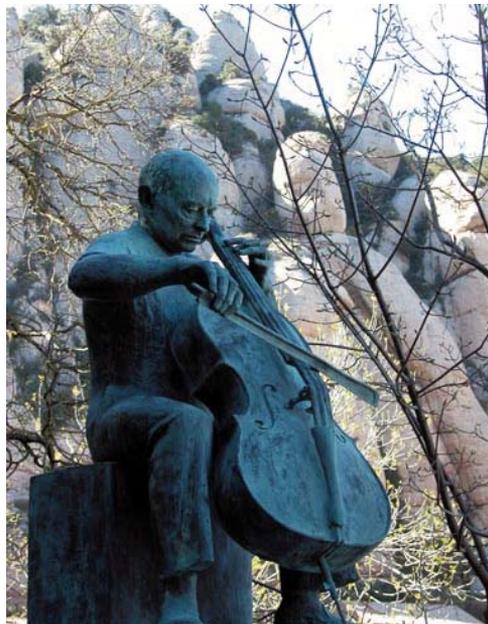
Il avait fait le vœu de ne plus jouer tant que Franco régnerait en Espagne et, sauf quelques récitals à des fins humanitaires, il s'y est tenu. Mais il jouait chez lui. Du piano le matin en se levant. Puis, dans la matinée, sa fameuse suite de Bach quotidienne. Après la guerre, il a donné quelques cours à des solistes qui venaient d'Angleterre, du Japon, des Etats-Unis pour prendre ses conseils. Enfin, en 1950, après beaucoup d'hésitations, il a consenti à commémorer la mort de Bach avec des amis musiciens.

En Allemagne ?

Non, à Prades ! C'était la condition. Il acceptait de jouer et de diriger, mais il fallait que ce soit à Prades. A prendre ou à laisser. Eh bien, toutes les stars de l'époque, les David Oïstrakh, Yehudi Menuhin, Alexander Schneider... ils sont tous venus à Prades, et les auditeurs sont venus d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, des Etats-Unis, du monde entier. Et ce fut le premier festival de Prades.

Il avait une façon de jouer particulière !

C'est-à-dire que, quand vous entendez une *Suite* de Bach dans un enregistrement de Pau, ce n'est plus une *Suite* de Bach, c'est une *Suite* de Pablo Casals sur un thème de Bach. Tous les accords y sont, la partition est respectée, mais c'est autre chose. Je dirais qu'il s'appropriait le thème et le resservait à sa manière, unique et sensationnelle. Tout ceux qui l'ont entendu de son vivant ont été frappés par cette façon de s'approprier l'œuvre. Paul Tortelier par exemple disait ceci : « La sonorité de Casals était réellement indéfinissable ; elle se situait à la limite entre la matière et l'esprit. La matière sonore proprement dite épousait si étroitement le contenu musical que sa sonorité ne prenait pas plus d'importance que le cristal du verre pour le buveur, au moment où il goûte la poésie d'un vin merveilleux¹. »



Bronze représentant Pablo Casals à Barcelone

Il a fini par quitter Prades.

Oui, progressivement. C'est-à-dire qu'il a rencontré Marta et sa vie en a été chamboulée.

Marta ?

C'était la fille d'une sœur de sa mère qui avait émigré à Porto Rico. Elle était violoncelliste. Elle a débarqué un jour pour prendre des cours et elle a mis dans la vie de Pau le rayon de soleil qu'il attendait depuis des années. Ils vivaient sous le même toit et les Pradéens, du moins une partie des Pradéens, y trouvaient à redire. Le propriétaire de la petite maison où Pau habitait a refusé de renouveler le bail et Pau est parti à Porto Rico. Il venait encore pour le festival, il est venu jusque dans les années 1960, mais il s'installait à Molitg-les-Bains, dans un appartement, toujours le même, que lui prêtait l'Etablissement thermal. Il est mort à Porto Rico en 1973. A 97 ans.

Et aujourd'hui ?

Pau est présent dans la mémoire de quelques vieux Pradéens qui l'ont rencontré à l'époque des festivals, mais ils sont un peu moins nombreux chaque année. Il y a le festival, qui est et reste un grand moment de la vie locale, même si les concerts se donnent principalement à Saint-Michel-de-Cuxa et attirent plus d'étrangers que d'autochtones. Et il y a l'Espace Casals, dont nous avons parlé, qui présente des objets ayant appartenu au maître, des films, des enregistrements.

Un interprète se survit par ses enregistrements, c'est l'essentiel.

Oui, et on trouve effectivement, en cherchant bien, quelques vestiges du jeu extraordinaire de Pau Casals. Mais dans son cas, le musicien se double d'un humaniste, d'un pacifiste, d'un acteur du rapprochement entre les peuples, et cela, cette dimension politique et fraternelle de l'homme, ce n'est pas sur un CD qu'on la rencontrera.

¹ Tortelier Paul, *Autoportrait*, BChastel, 1986. P 133.

CITATIONS

Paul Tortelier, *Autoportrait*, BChastel, 1986

Casals a innové. Puissance d'articulation de la main gauche. Il met instantanément la corde en vibration, et cela a une influence profonde sur son style, son archet gagne en liberté du fait qu'il ne porte pas seul la responsabilité de l'articulation. Premier violoncelliste à se servir de la main gauche comme un pianiste, en maintenant un seul doigt à la fois sur une corde au lieu de maintenir les doigts sur la corde.

Je n'oublierai jamais la profondeur des sentiments qu'il apporta, au cours d'une répétition du mouvement lent du Premier Concerto Brandebourgeois, dans le dialogue poignant en ré mineur entre le hautbois et le violon. (*Concerto brandebourgeois n° 1 BWV 1046 – en fa majeur. Tous en – majeur. Mouvements du n° 1 : sans tempo, adagio, menuetto. Le dialogue doit être dans le menuetto mais je ne sens pas là de profonde douleur, plutôt de l'allégresse même. Erreur de Tortelier ?*) Ce que j'ai ressenti est inexprimable. Ce fut le plus haut moment de ma vie musicale. Cette pièce exhale la plus profonde douleur, la douleur absolue. On pourrait penser qu'une telle intensité d'expression dans la souffrance devrait conduire au désespoir. Pourtant, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il n'en est pas ainsi. Grâce à la musique, cette affliction se transforme et semble s'épanouir en fleur. L'on pleure, certes, mais l'on ressent en même temps l'aube d'une joie ; le bonheur de savoir que la beauté existe, et qu'elle n'est pas vaine, cette beauté qui atteint de telles hauteurs, de telles profondeurs aussi... la couleur, l'harmonie... comment dire, comment dire ces choses qui dépassent les mots ? Les larmes me vinrent aux yeux, nous étions tous aussi émus. Peu s'en fallut que je ne m'agenouille devant Casals comme je l'eusse fait devant Bach dont l'esprit nous était ainsi révélé. Plutôt que de réentendre cette page, je crois que mieux vaudrait pour moi lire la partition en imaginant comment elle sonne. Combien Bach a dû souffrir ! Mais quel pouvoir, alors que l'on souffre, de donner naissance à un tel miracle !

Yehudi Menuhin

Bonheur parfait de se sentir guidé, soutenu, transporté lors des séances de trio et de quatuor que nous jouions avec ce sens ineffable de la vérité de tout ce qu'il suggérait, de la pureté et de l'évidence musicale de sa démarche.

Julius Katchen

Son interprétation est si humaine et si naturelle [...] que même lorsqu'il suit une impulsion tout semble retomber en place. [...] En jouant avec Casals, ce qui me frappa le plus, ce fut la joie extatique qu'il trouvait dans une phrase qu'il avait jouée des milliers de fois... Cet amour de la musique, cette joie vraie et son aptitude à la transmettre, tel est le vrai miracle de PC.

Editions **Henry Lemoine**

Depuis 1772

PAUL BEUSCHER
PUBLICATIONS

Depuis 1850

DELRIEU
EDITION DELRIEU

Depuis 1898

éditions **VAN DE VELDE**

Depuis 1899

Editions **Jobert**

Depuis 1921

27, Bd Beaumarchais - F-75004 PARIS
Tél. : (33)01 56 68 86 65 Fax : (33)01 56 68 90 66
e.mail : info@henry-lemoine.com

www.henry-lemoine.com